Le français, une langue pour s'intégrer et pour créer

Par Mattia Scarpulla

Depuis que j'ai vingt ans, j'habite en territoire francophone, d'abord en France, puis un court moment en Belgique et, depuis sept ans, au Québec. La langue française est ma langue de vie. En Italie, où je suis né, je l'avais étudiée pendant cinq ans. Arrivé à Caen, en Normandie, le français des anthologies et des grammaires scolaires s'est révélé incompréhensible, filtré par les prononciations, dialectes, distorsions, habitudes et néologismes linguistiques de chacun.e. En m'installant en France, il fallait que je maîtrise la langue le plus vite possible pour mes études, pour exercer une profession, mais aussi pour construire ma vie sociale et, plus simplement, pour faire l'épicerie et mes démarches administratives.

J'ai un accent. En France et en Belgique, on me reconnaissait comme Italien. Ici, au Québec, on m'a identifié comme Espagnol, Brésilien, Colombien, Argentin, Roumain, Afghan, Iranien, Marocain, Tunisien… et Italien. Ma langue française décorée de son accent italien est donc une manière d'être défini dans une case à part, une différence. Certaines de mes connaissances, qui ne sont pas nées au Québec, ont tout fait pour transformer leur phonétique, pour effacer les indices de leurs origines. Moi, non. Après

vingt ans d'existence en territoire francophone, j'oublie mon accent, jusqu'à ce qu'on me le rappelle. Je m'épuise quelquefois à mener les mêmes rituels de questions-réponses (sur Venise, Rome, Florence, sur la cuisine, sur la Mafia, etc.). De temps en temps, je mens. Je m'invente un passé roumain ou une origine d'Amérique latine. Une fois, alors que je travaillais comme commis pour les Bibliothèques de Québec, un monsieur m'a questionné sur mon accent pendant que je créais sa carte d'abonnement. Je lui ai répondu que j'étais né à Rimouski, que j'étais Canadien français, comme lui. Il est resté étonné, un peu contrarié. Le front courroucé, il m'a dit qu'il me croyait.

M'intégrer à une société d'accueil a été un défi et un privilège. Maîtriser la langue de ce pays, aussi. Étudier sa grammaire et sa logique est une façon d'apprendre un aspect fondamental de la culture. Du coup, quand j'ai commencé à enseigner à l'université française, j'ai été sévère dans l'évaluation de la qualité de la langue. Aux réunions des professeur.e.s, on nous le faisait remarquer, à ma collègue d'origine étrangère et à moi. Nous n'en démordions pas. Réussir à trouver une aisance. Cette langue, pour nous permettre d'avoir un travail et d'envisager notre vie adulte, nous avait pris du temps et, maintenant, il nous semblait essentiel que les autres, de toute origine, soient autonomes dans son usage.

Quand j'ai enseigné la création littéraire à l'Université Laval, j'ai été démoralisé par le faible niveau de français d'une partie des étudiant.e.s, potentiellement futur.e.s auteur.trice.s. La lecture ne fait pas partie de leurs activités principales. Découvrir des poétiques, des genres disparates, comme le fantastique ou le policier, des écrivain.e.s

contemporain.e.s ou ancien.ne.s signifie pour eux et elles lire les œuvres des écrivain.e.s à la mode, à qui il.elle.s veulent ressembler, pour atteindre symboliquement une image de l'artiste.

Le manque de conscience technique d'une langue peut toujours être résolu en la pratiquant assidûment et en faisant des lectures variées. J'ai appris à percevoir le talent imaginatif ainsi que l'originalité formelle à travers l'incertitude linguistique et à donner des conseils pour les apprivoiser. J'incite. Il faut lire et expérimenter plusieurs formes d'écriture, pour des raisons utilitaires, pour atteindre le but, devenir écrivain.e.

Enfin, j'ai choisi le français comme langue de création. Je ne connais plus assez la langue italienne pour en faire de l'art. Je serais heureux que mes livres soient traduits en Italie. Je devrais cependant passer par les compétences d'un.e traducteur.trice. Je pourrais l'accompagner dans son travail, sans cependant le.la remplacer.

J'ai commencé ma relation avec la langue française par son degré zéro, par l'apprentissage des règles les plus élémentaires, par le fait que lorsqu'une personne parlait ou lorsque je lisais un paragraphe, le sens des signes écrits ou sonores était recouvert d'un voile opaque. Je devais déchiffrer. Au début, ma relation avec le français n'était pas « naturelle », « viscérale » comme avec l'italien. Elle l'est devenue. Je garde toujours une certaine distance : si on est conscient des fondements logiques d'une langue, on y découvre une potentialité d'expression créative qui dépasse la pratique conventionnelle. La place et la fonction d'un mot ou d'une ponctuation peuvent évoluer vers des directions qui sont

souvent entendues comme erronées à cause de l'emploi le plus commun, mais ne le sont pas selon les règles grammaticales. La compréhension technique de la création littéraire est devenue déterminante pour moi, dans mon enracinement dans la production merveilleuse d'une œuvre en français, parce que le choix d'un mot et la composition sur une page des paragraphes sont comme une exploration de contrées mystérieuses, comme l'expérimentation d'une potion chimique dont je connaîtrai seulement à la fin le résultat inattendu, magique.

D'origine italienne, Mattia Scarpulla vit au Québec. Il a publié trois recueils poétiques, *col fiato* (Manni, 2006), *journal des traces* (L'Harmattan, 2011), *hallucinations désirées et origines en fuite* (L'Harmattan, 2018), un recueil de nouvelles, *Préparation au combat* (Hashtag, 2019), et un roman, *Errance* (Annika Parance Éditeur, 2020). Il est devenu Ph. D. - Arts, spécialité danse, en France. Aujourd'hui, il est doctorant en études littéraires, volet recherche et création, à l'Université Laval. Il organise des ateliers corporels d'écriture et collabore à la création de spectacles littéraires.